Dans une obscure taverne de Saint-Malo, le capitaine Éalors sirote son tord-boyaux, le perroquet sur l’épaule, le sabre au poing. Il a un air féroce qui dissuade les marins belliqueux de toutes querelles. D’autres admiratifs se chuchotent ses aventures à l’oreille. Soudain d’un mouvement souple et vif le Capitaine Éalors se saisit d’un parchemin tombé dont ne sait où. D’un œil torve, il toise l’assemblée étonnée et lance un « Et Alors ? » Constatant avec satisfaction que personne ne lui conteste l’entière propriété du document, il l’examine attentivement. « Cornedebique, jure-t-il entre ses dents, Cette carte indique l’emplacement d’un trésor ». Prestement, il enfouit le précieux parchemin dans les plis de son habit et quitte la taverne d’air un détaché.

Une fois seul, le capitaine ne cache plus son excitation : il bondit, courre, vole à travers la ville endormie en poussant des « Youpi Tricbazoum chouchou trok » de joie. Éalors, haletant, s’arrête enfin devant son navire. Il le contemple amoureusement « Regarde moi ça Roudoudou joli, dit-il à son perroquet, il est superbe ce bateau, regarde ses lignes fuselées, sa voilure et ces cordages admirablement rangés ! Hé hé c’est mon bateau. » Conclut-il avec un soupir d’intense satisfaction. Le capitaine monte sur le pont s’adosse au bastingage et réfléchit froidement « Les cales sont pleines de

victuailles, les réserves d’eau douce sont faites, la marée est haute, le vent favorable, mais Sabre de bois, il me faut appareiller sur le champ. » Éalors hisse la voile, prend la barre et nos deux héros s’éloignent de la ville corsaire à la recherche de l’île mystérieuse.

Tout est calme, le soleil aiguise ses premiers rayons. Le Capitaine ronfle gaiement dans sa cabine. Le perroquet vert, lui, se dégourdit les ailes. Il interrompt net sa gymnastique matinale à la vue d’un galion espagnol et vole pincer l’oreille du capitaine. « Jarnicoton ! Mais qu’est ce qui te prends ma dragée en sucre ? » Éalors se lève et passe la tête à travers le hublot « Saperlipopette des Espagnols ! ». Éalors se glisse dans un canot, approche du bateau ennemi sans se faire découvrir il monte à bord. Là, le capitaine observe l’équipage ivre affalé au milieu des reliefs d’un banquet. « Hé hop va donc faire la conversation aux crabes, marin d’eau douce ! Et toi fainéant goûtes la fraîcheur de l’onde pure ! ». Très vite tout l’équipage se retrouve à l’eau. « Mazette ce galion regorge d’or, il devait revenir des Amériques. C’est notre roi Henri qui va être content, mon Coucou jaune ». Un corsaire n’est pas un pirate et une part de son butin doit revenir à son roi.

Le capitaine pousse un soupir de satisfaction devant le trésor maintenant bien rangé dans les soutes de son bateau. Le travail creuse, Éalors s’accorde une légère collation : deux poulets, quatre bols de soupes et trois poires. « Caramba s’écrit-il stupéfait une île ». En effet se dresse devant lui, une île blanche et ronde qui scintille dans le couchant. Ni une ni deux voilà nos deux compères partis explorer ce terrain inconnu. « Aucun danger, aucune végétation, voilà bien l’île la plus dénuée de mystère que j’ai jamais foulée » maugré le capitaine. Fatigué par sa longue journée Éalors s’endort. Tous les marins peuvent faire des erreurs quelques fois ces erreurs se révèlent mortelles. Le capitaine a confondu une baleine blanche avec une île. Incroyable non ? La baleine ouvre un œil reconnaît le bateau du féroce corsaire et devient verte de peur. Prudente, elle reste immobile et stoïque, l’animal craint de finir sa vie en savonnette.

Pour raccourcir sa route le Capitaine décide de naviguer vers le Nord. Les icebergs ne lui font pas peur, il les évite avec adresse mais à force de tournicoter autours, il à le tournis. Pour se remettre la tête d’aplomb, le capitaine accoste sur la banquise. Après avoir flâné entre les immenses congères Éalors fait un trou dans la glace et commence à pécher. Un souffle chaud lui chatouille la nuque, notre corsaire se retourne et tressaille à la vue d’un gigantesque ours polaire. L’ours blanc se lèche les babines d’un air gourmand. Va-t-il dévorer le capitaine ? Éalors semble ne pas réagir, il détache nonchalamment son poisson de sa ligne et grommelle : « Il fait vraiment froid par ici ». Le corsaire lorgne avec envie le superbe pelage de l’animal. Nous ne pouvons pas rapporter ici avec précision les événements, ils se sont passés trop vite. Trois choses sont certaines : le poisson a été mangé, le capitaine a maintenant un manteau blanc, et l’ours se promène en caleçon dans le grand Nord.

Le capitaine Éalors regagne son bateau et se dirige vers le Sud. Quelques jours paisibles s’écoulent. Le bateau suit sa route tranquille, la mer est calme, le soleil brille. Un tentacule apparaît, puis un autre et encore un autre ! Le navire tangue sous les secousses, il menace de chavirer. Une terrible pieuvre géante attaque le bateau. elle casse le mat, déchire la voilure. Le perroquet affolé s’envole. Fou de rage, le capitaine Éalors plonge pour affronter l’horrible monstre. Il attrape deux tentacules « Crebleu, un nœud de chaise, un nœud en huit, un nœud plat Et alors ma jolie dit il goguenard à la pieuvre attachée tu fais moins la maligne, vilaine va. » Il faudra un temps considérable à l’animal pour se désemberlificoter. Le Capitaine remonte à la surface et prend pied sur un rocher. Hélas par la moindre trace du perroquet vert.

Sûre de son succès une sirène exquise approche. Elle a les cheveux noués, un splendide collier de perles au cou. Elle entonne de sa voix merveilleuse « Un jour mon prince viendra et il m’apportera des tartines de roquefort au petit-déjeuner et puis de la glace au chocolat » n’y tenant plus le capitaine se joint à son chant cristallin. Ses fausses notes et sa voix éraillée font fuir la belle. Les nuages se massent, le ciel s’assombrit dangereusement. L’orage menace. Et alors ? Dit-il un trémolo dans la voix. Comprenant que son chant manque de suavité, tout le monde ne peut pas être un ténor, Il s’apprête à verser une larme de dépit. Mais, il n’aura pas le temps de sangloter car brusquement le perroquet vert surgit à ses côtés. Les beuglements du capitaine se transforment en un gros et formidable rire.

Le bateau est en miette impossible à réparer sans matière première. Dieux merci, en dépit de l’effroyable lutte qu’il a mené sa carte n’est pas endommagée. Le capitaine plonge à nouveau dans la mer pour récupérer quelques vivres. Éalors se retrouve nez à nez avec un poisson très étrange. Le Diodon, c’est son nom, prend peur et se met à gonfler, gonfler pour effrayer son adversaire. Notre corsaire ne lui veut pourtant aucun mal. Curieux, Éalors l’attrape par les nageoires. Le poisson se met à monter de plus en plus haut. Il vole maintenant au milieu des cieux. Le perroquet vert est stupéfait le corsaire le nargue « ça t’en bouche un coin mon âne rouge ? Moi aussi je plane comme un aigle royal ! ». Revenant aux choses sérieuses le capitaine scrute l’horizon, il aperçoit une île qui ressemble à s’y méprendre à celle de son parchemin. Elle a une grande croix rouge en son centre. Le Capitaine lâche le poisson et tombe dans le vide.

Du haut du ciel le capitaine est tombé dans l'eau fangeuse d'un fleuve puissant. L'eau grouille de bêtes curieuses, de petits poissons multicolores qui se promènent en bande. Ils sont jolis. Leurs mâchoires puissantes et leurs dents acérées sont toutefois inquiétantes. Le perroquet vert pousse de cris affolés, d'instinct il a reconnu ces redoutables prédateurs. Le malheureux capitaine est entouré de piranhas. Ces poissons sont capables de manger un bœuf entier en trois minutes. Le capitaine est attaqué de toutes parts ses formes dodues sont attirantes pour ces bêtes affamées. « Ha Ha, rit-il, vous me chatouiller Ho ho arrêter mais arrêter donc ! Ça suffit comme ça ! » Les piranhas n'ont pu entamer la peau du marin, elle est plus dure que le roc. Le capitaine gagne la rive et s'ébroue faisant lâcher prises aux poissons récalcitrants.

Depuis longtemps déjà, le capitaine marche sans relâche sous un soleil de plomb, le dos voûter par la soif et un soupçon de désespoir. Le perroquet vert souffre lui aussi, son plumage se ternit. Au creux d'un rocher scintille une flaque d'eau, le capitaine passe à côté sans la voir. L'oiseau, lui l'aperçoit et lance « du rhum, encore du rhum » de joie. Il a souvent entendu le capitaine passer commande à l'aubergiste. Le Capitaine est sidéré « Tu nous sauves la vie ma belette ! Mon oiseau joli ce n'est pas du rhum, c'est beaucoup mieux. » Éalors a même une larme de gratitude. Ragaillardis, nos deux héros reprennent leur pérégrination. Le capitaine lance un « Ca alors ! » À la vue d'une autruche dont la tête dis parait dans le sol laissant à la vue du quidam de grandes jambes musculeuses et un derrière plein de plumes. « C'est animal me fait concurrence ! Lui aussi cherche mon trésor ! Faisons vite, ma petite baleine, je veux être le premier ».

La croix immense est rouge s'étend devant eux. Le capitaine monte au sommet du large plateau et creuse en son centre un trou profond, si profond qu'il disparaît presque. Un hurlement retentit « Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé ma petite sirène dorée. Je l'ai trouvé. Il est là. Il n'attendait que moi, mon canard rôti. Le trésor est à moi, à nous ma gaufrette chérie ». Le capitaine jubile, il ouvre péniblement le vieux coffre aux serrures rouillées. Au comble de l'émotion le capitaine balbutie « C'est formidable ce qui nous arrive mon perroquet vert ». Qu'y a til dans ce coffre ? Des écus d'or ? Des pierreries ? Quelques joyaux ? Un oiseau rouge s'en échappe, il a un bandeau sur un œil gauche et une jambe de bois. Il volette autour du perroquet du capitaine. Le capitaine brandit un précieux parchemin sur lequel est dessinée une île avec une croix bleue. C'est une carte au trésor. « Un sabre neuf, une carte, un copain pour toi, la vie est formidable ! exulte le capitaine, En route mes roudoudous jolis un trésor nous attend. C'est l'aventure ».